

Théâtre du Radeau  
*François Tanguy*

# *Passim*

## **Critiques**

*entre le 28 septembre et le 18 octobre 2014*

*Passim au T2G-Théâtre de Gennevilliers,  
dans le cadre du 43<sup>e</sup> Festival d'Automne à Paris*

**Le nouvel Observateur (2/8 octobre 2014)**

**Odile Quirot**

**Embarquement pour le Radeau**

**La Terrasse (octobre 2014)**

**Manuel Piolat Soleymat**

**Un monde de frottements et de superpositions**

**theatrecontemporain.net (1er octobre 2014)**

**Véronique Hotte**

**Une même occurrence dans le corps d'un texte**

**Mediapart (30 septembre 2014)**

**Claude Glayman**

**Festival d'automne, attention chef d'œuvre**

**Libération (19 septembre 2014)**

**René Solis**

**Le Radeau méduse à Gennevilliers**

### **Embarquement pour le Radeau**

Est-ce une symphonie, une toile de maître, un cirque étrange? Ici apparaît la silhouette ascétique de don Quichotte et de sa Rossinante, là se fait entendre un écho de Shakespeare, de Flaubert ou de Pavese tandis qu'enfilé puis s'apaise un lied de Schubert ou le piano d'un John Cage. Tout est taillé dans l'étoffe dont sont faits la beauté et le temps. La guerre rode, on le sent. Avec son Théâtre du Radeau, François Tanguy poursuit depuis trente-cinq ans son exploration farouche d'un théâtre tout à la fois forain et cosa mentale.

Il le peuple de mannequins, d'hommes au chapeau noir, de filles en robes de mariée. Tous s'obstinent à des tâches énigmatiques, déplacer des cloisons, des tables, des cadres. Dans cette caverne obscure, chaque rai de lumière est une pluie de joie.

### **La Terrasse (octobre 2014)**

**Manuel Piolat Soleymat**

---

**Après Coda en 2005, Ricercar en 2008, Onzième en 2011, le Théâtre du Radeau poursuit ses explorations scéniques et poétiques avec Passim. Une nouvelle expérience au-delà des mots. Imposant.**

Il faudrait pouvoir ne rien dire de trop précis, de trop concret au sujet des créations du Théâtre du Radeau. Ne pas avoir à expliquer, à décortiquer les choses qui adviennent sur le plateau lorsque le noir se fait et que Laurence Chable, Patrick Conde, Fosco Corliano, Muriel Helary, Vincent Joly, Carole Paimpol, Karine Pierre, Jean Rochereau et Anne Baudoux surgissent, les uns puis les autres, costumés, emperruqués à la manière de personnages emphatiques, dans leurs apparitions instables plus ou moins fugitives, ouvrant à travers des suites de paroles (de Kleist, Shakespeare, Molière, Calderón) ou des présences en mouvement, la voie de cheminements poétiques. Il faudrait pouvoir seulement, simplement se contenter de dire allez-y, courez - même - découvrir ce monde de frottements, de visions littéraires musicales picturales, allez faire l'expérience de ce théâtre de superpositions et de plongées.

Il faudrait, en somme, pouvoir éviter tout commentaire, comme le directeur de la compagnie installée au Mans, François Tanguy, explique vouloir le faire.

### **Un monde de frottements et de superpositions**

« Pour moi, déclare t-il, seul l'acte compte, pas le commentaire qui nous fait tomber dans des pièges dialectiques est-ce que c'est désincarné ou pas, est-ce que c'est abstrait ou concret.

Des qu'on commence à commenter, on crée des ellipses partout ». En effet, dans Passim, seul l'acte compte. Comme seuls comptent pour ce qu'ils sont et ce qu'ils provoquent pour eux mêmes, en dehors de toute justification dramaturgique, les êtres qui s'imposent sur le plateau, allant et venant, les musiques qui s'élèvent et s'éloignent (de Gluck, Cage, Schubert, Xenakis), les textes qui se détachent ou s'entremêlent (en français, italien, espagnol, anglais, allemand), les panneaux et châssis monumentaux qui composent et recomposent l'espace scénique, toutes les parenthèses qui s'ouvrent et se referment dans une valse incessante de fondus enchaînés. Passim a été créée en novembre 2013, au Festival Mettre en Scène, à Rennes. Cette création impressionnante est aujourd'hui reprise au Théâtre de Gennevilliers, dans le cadre du 43<sup>e</sup> Festival d'Automne à Paris.

### **theatrecontemporain.net (1er octobre 2014)**

**Véronique Hotte**

---

### **Une même occurrence dans le corps d'un texte**

Une même occurrence dans le corps d'un texte, « ça et là et en différents endroits », tel est le

sens du mot latin *Passim*, titre singulier de ce spectacle beau en soi et parfaitement inclassable, comme François Tanguy les aime. Tel un enfant, à l'orée d'un conte, le spectateur est invité à pénétrer un matériau plastique mouvant, vivant et changeant, fait de cadres fragiles en bois, de panneaux, de portes et de tables – en morceaux et désarticulés – qui stagnent sur le plateau encombré, bougent, puis s'immobilisent avant de s'élever encore dans les hauteurs du plateau, portés, sans fin mais avec grâce, par de grands acteurs manipulateurs.

Le public a l'impression de pénétrer dans l'encombrement d'un grenier – un désordre entassé dont le matériau serait l'accumulation du temps. On imagine une tapisserie à trois dimensions, composée de strates d'époques et de styles variés, un patchwork volumineux savamment coloré et agencé d'esthétiques diverses.

François Tanguy évoque pour sa création « des flux qui se relient » : ainsi, les flux verbaux de la parole déclamatoire des acteurs qui portent les grandes voix du théâtre: Kleist, Marlowe, Shakespeare, Le Tasse, Molière, Calderon ou Pouchkine. On entend les langues allemande, italienne, espagnole et anglaise, non pas dans leur traduction moderne mais dans des formes anciennes et baroques.

Penthésilée ouvre le spectacle, porté par la scansion d'une actrice majestueuse proférant des mots qui font rêver. Apparaît à l'imaginaire du spectateur, le merveilleux Achille et son quadriges, le casque empanaché, vu de dos, le cou fort et la taille ceinturée d'or. Le héros mythologique croise sous le soleil une autre figure antique glorieuse, la sauvage Penthésilée suivie d'une cohorte féminine mouvante.

De son côté, Le Roi Lear prépare ses filles à la révélation de leurs sentiments filiaux : beau vieillard, chenu et maladroit, il fait le compte de ses affections intimes en prenant pour argent comptant de fausses perles, perdant son seul vrai bien précieux... Le temps passe et les histoires se tissent sans fin, selon les mêmes accros. Ces vaillants manutentionnaires et ouvriers de l'art font disparaître les paravents de fortune, avant de les faire ressurgir sur le devant de la scène, métamorphosés ou reconstruits différemment...

Pour le concepteur de ce théâtre/performance, largement décentré et qui se refuse au récit classique, au commentaire ou à l'interprétation, cette scénographie onirique relève, selon le lexique des technologies nouvelles, d'un « site » en soi, où entrecroisent encore d'autres sites divers, un écran proprement insaisissable.

La musique, par exemple, est à la fois comparable à un morcellement sonore de notes emphatiques ou adoucies, à une série silencieuse de brisures chuchotées, à une coulée onctueuse et insistante d'extraits lyriques hétéroclites et attachants. D'emblée, le public est envoûté: de Schubert à Beethoven, de Haendel à John Cage, de Sibelius à Verdi, ces mythiques envolées musicales nous ensèrent...

Quant aux costumes, ils passent d'une tendance et d'une époque à l'autre, perruques blanches du XVIIIème siècle, chapeaux Empire, robes à panier ou à traîne, etc... mais l'élégance et la vision comique sont toujours au rendez-vous. On regarde sur ces châssis/écrans assemblés, des images filmées de portes-fenêtres à petits carreaux dignes des plus beaux châteaux entourés de verdure. Puis, un cheval et son cavalier apparaissent à la fin... Est-ce ce fou de Don Quichotte sur sa fidèle monture ? Une brassée de branches surgit pour un théâtre d'ombres et de conte pour enfants...

Comme des pantins virevoltant ou des fantômes habités, Laurence Chable, Patrick Condé, Fosco Corliano, Muriel Hélary, Vincent Joly, Carole Paimpol, Karine Pierre, Jean Rochereau, Anne Baudoux ne cessent d'agir... Et le spectacle est un intense enchantement ludique, grâce au souffle poétique de ces tombées passagères de littérature, de théâtre, de peinture, de musique et de lumière.

**Mediapart (30 septembre 2014)**

**Claude Glayman**

---

**Festival d'automne, attention chef d'œuvre**

Une perfusion de cultures littéraires, musicales. Incarnée par des acteurs plutôt somptueusement vêtus : crinolines, gilets brodés, chapeaux, etc., parlant souvent dans leurs langues natales, dans un décor exigü, on y pousse sans arrêt des meubles, grande maîtrise de la gestuelle et de l'espace : ce qui entraîne des couples à valser on dirait sauvagement, goulûment. Une mise en scène de ces paroles et des gestes, qu'on ne cherche ni à expliciter, ni à traduire (comprenez qui pourra avec de larges moments en langue française). Paroles et sons forment un même corps, entremêlé. La « Tour de Babel » avec ses sons, ses musiques changeantes, et toujours ou presque au sommet.

Cependant rien qui ressemble à de l'Opéra, voire à de l'Opéra Comique. Une langue nouvelle et visuelle et, ici, un vrai chef d'œuvre. Mais qui d'autre sera en mesure d'en aligner un second de même type ? Tant « Passim » de François Tanguy et du Théâtre du Radeau du Mans constitue une suprême beauté. « Beauté » une réalité, une vérité, pratiquement disparue de chez nous et qui, pourtant, nous réconcilie avec notre monde. Un monde au passé si riche (ci joints quelques exemples\*) que le commun des mortels de notre époque ignore.

**Libération (19 septembre 2014)**

**René Solis**

---

**Le Radeau méduse à Gennevilliers**

Créé en novembre 2013 au Théâtre national de Bretagne, à Rennes, Passim, dernière pièce du théâtre du Radeau, est à l'affiche du Festival d'automne à Gennevilliers. Quand de nombreuses jeunes troupes revendiquent le travail collectif et l'indépendance vis-à-vis des institutions, le Radeau et son capitaine, François Tanguy, restent une référence absolue en la matière : trente-cinq ans de voyage sans concession. Dans Passim, où l'on retrouve pas mal des acteurs historiques de la troupe, les cheveux ont blanchi, mais l'esprit d'aventure est toujours là, au service d'un parcours fantastique, un kaléidoscope théâtral et musical où l'on passe de Calderón à Tchekhov, de l'italien à l'espagnol, et de Beethoven à John Cage, comme l'on pousserait une porte, une scène flottante où se laisser dériver entre visions et mirages, bribes de textes et avertissements sonores, un puzzle dont on distingue couleurs et motifs mais dont il manque des pans entiers. Ne pas chercher à comprendre, accepter de rêver : c'est le seul effort que demande le Radeau à ses spectateurs.